

nestimable privilège de connaître Mme Adam à "cet âge heureux", où elle est mère aimante et grand-mère idéale, savent combien elle a réalisé cette vieillesse charmante et douce dont elle vient de nous tracer le portrait.

Bonne, Mme Adam l'est jusqu'au domaine de l'impossible.

Econtez, la définition qu'elle donne de cette vertu dont son âme a toujours été pleine et qui a débordé en toute sa vie. Nous pouvons en même temps, retirer de la leçon sur la gaieté que nous donne Mme Sand et de celle sur la bonté telle que comprise par Mme Juliette Adam, une leçon salutaire pour notre gouverne.

Nous sommes toujours à Bruyères.

"On parle de gaieté et Mme Sand déclare qu'il est urgent de créer des cours de gaieté pour les générations nouvelles, que les jeunes se portent mal parce qu'ils ne sont pas assez gais.

"La gaieté est la meilleure hygiène de l'esprit et du corps, dit Mme Sand ; se porter bien n'a pas d'autre raison que la gaieté." Et la discussion commence pour n'en finir plus. Talma et Edmond Adam, tous deux mélancoliques, protestent contre la gaieté perpétuelle. L'un des deux, approuvé par l'autre, a l'imprudence de dire que l'extrême gaieté, comme l'entendent parfois Mme Sand et Maurice, "entame la dignité".

C'est un haro, un tolle.

Mme Sand devient tout à coup très sérieuse. Elle est éloquente et prouve qu'il n'y a de bonté durable qu'alimentée par la gaieté, que les tristes ne sont pas foncièrement bons.

"La gaieté, c'est comme la bonté, dit Talma, pas trop n'en faut!

—Mais, malheureux! sans bonté, les sociétés se rongent, se dévorent.

—Les sociétés vivent par l'intelligence!

—L'intelligence sans bonté fait des brutes, plus brutes que mon chien Fadet qui est bon.

—Et que fait la bonté sans intelligence?

—Il n'y en a pas : n'est pas bon qui n'est pas intelligent.

—Mais votre chien Fadet?

—Il est comme moi: bon d'abord, et intelligent ensuite.

La bonté, ajoute Mme Sand, c'est l'atmosphère dans laquelle se vivent les sociétés, c'est l'attraction du divin sur la terre. Il n'y a que bonté dans les voies de la vie supérieure. Si l'on étudiait les lois de la bonté, on y trouverait jusqu'aux attractions des mondes les uns pour les autres. Il me semble qu'ils s'entraident avec bonté, entre eux, pour maintenir les équilibres et l'ordre dans la matière..."

Le dîner fini, tout le monde part en promenade, George Sand et Madame Adam sont ensemble.

" Nous marchions, silencieuses, devant nous. "Êtes-vous consciente de votre bonté, ma Juliette? me dit Mme Sand. Je voudrais connaître vos réflexions, leur série logique, confessez-les moi toutes, chère enfant.

—Tous mes efforts tendent à la bonté, répondis-je. C'est pour moi la qualité supérieure, l'unique, et c'est pour votre bonté sans limites que je vous aime infiniment. Selon moi, la bonté doit être sans cesse à la disposition des autres, mais jamais sous leur influence. Elle est pour eux et non à eux.

—Qu'entendez-vous par là?

—Que je ne comprends pas ceux qui en faisant le bien attendent la réciprocité. Ce n'est plus alors de la bonté, c'est un commerce d'échange ; ce n'est plus le bien, c'est le prêt. La reconnaissance me semble détruire la gratuité du bien et fausser la bonté. Qu'on éprouve, soit de la reconnaissance pour le bien qui vous est fait, rien de plus noble ; qu'on l'exige ou la cherche pour le bien fait, c'est assimiler ce bien à un capital dont la rente vous est due. La haine de l'obligé, à qui on rappelle sans cesse le service rendu, me semble naturelle... Pour moi, l'obligé est celui qui oblige, celui à qui

on donne l'occasion de faire le bien utilement et qui le peut!

—Et que faites-vous, demande alors Mme Sand, quand ceux que vous avez obligés, à qui vous ne demandez aucune reconnaissance, deviennent agressifs et parfois féroces?

—Ceux-là sont les méchants, je m'écarte d'eux, mais ils ne peuvent me décourager, quoi qu'ils fassent, de la bonté. J'ai eu la joie de les obliger, ils sont indignes de mon bienfait, tant pis pour eux. Le bienfait me reste. Jamais un méchant ne me fera changer de caractère, jamais je ne lui laisserai la possibilité d'une mainmise sur ma bonté."

Vit-on jamais de meilleure bonté ?

Que de pages intéressantes j'aurais à citer encore. Cette visite à Nohant, par exemple, les représentations du théâtre des marionnettes, — dont nous avons déjà entendu parler, — les bonnes farces jouées aux invités, les spirituels propos, les pèlerinages aux dolmens du Berry et surtout celui à la Mare au Diable, récits contés avec l'entrain communicatif qui ajoute aux mérites coutumiers de la narratrice. Mais je dois passer rapidement, il reste tant à dire. Trop. Je me vois forcée de feuilleter très vite la moitié du livre qu'il me reste encore à parcourir.

Et j'arrive ainsi à Gambetta, qu'Alphonse Daudet, tout en lui reconnaissant "une valeur", dépeint "une sorte de commis-voyageur en marchandise politique estourbissante, se gobant, provincial jusqu'aux moëlles, provincial d'épicerie et borgne avec tout cela!"

Malgré cette description peu flatteuse, Mme Adam veut le faire connaître à son milieu. S'il a de l'éloquence, du talent, des principes, ne faut-il pas l'encourager, donner à cette belle intelligence toutes les occasions de se développer? Elle l'invite à dîner.

Je ne puis m'empêcher de livrer cette page typique à la curiosité friande de mes lecteurs: